

Chrétien de Troyes

Perceval ou le Conte du graal

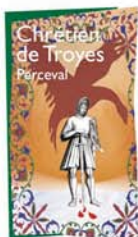
Traduction et présentation
par Jean Dufournet



Chrétien de Troyes

Perceval

ou le Conte du graal



Perceval vit à l'écart du monde, ignorant de tout, et même de son nom. Un jour, dans la forêt, il croise cinq chevaliers revêtus de leur armure : émerveillé, il décide de rejoindre la cour du roi Arthur pour devenir un des leurs. Ainsi débutent les aventures de Perceval, qui affrontera cent ennemis, rencontrera l'amour et tentera de percer le mystère du graal. Comment un enfant rustre et naïf va-t-il devenir un parfait chevalier ? C'est toute l'histoire de ce roman d'apprentissage avant la lettre. Car Perceval ne parviendra au plein accomplissement de sa personnalité qu'à condition de connaître les codes en vigueur. Et même alors, il devra s'en détacher pour accéder à une plus haute vérité.

Traduction, présentation, notes, chronologie
et bibliographie par Jean Dufournet

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion

GF
Extrait de la publication
Flammarion

CHRÉTIEN DE TROYES

PERCEVAL
OU
LE CONTE DU GRAAL

*Traduction, présentation, notes,
chronologie, bibliographie et répertoire des noms propres
par
Jean DUFOURNET*

GF Flammarion

DU MÊME AUTEUR
DANS LA MÊME COLLECTION

Cligès. Philomena (édition bilingue).
Érec et Énide (édition bilingue).
Lancelot ou le Chevalier de la charrette (édition bilingue).
Perceval ou le Conte du graal (édition bilingue).
Yvain ou le Chevalier au lion (édition bilingue).

© Flammarion, Paris, 2012.
ISBN : 978-2-0812-2538-1

Extrait de la publication

PRÉSENTATION

« Trois gouttes de sang. Trois paroles rouges sur la vie blanche [...]. La poésie commence là, dans ce chapitre, vers cette fin du XII^e siècle, sur cinquante centimètres de neige, quatre phrases, trois gouttes de sang. La poésie, la fin de toutes fatigues, la rose d'amour dans les neiges de la langue, la fleur de l'âme au fil des lèvres. »

Christian Bobin,
Une petite robe de fête.

Le dernier roman de Chrétien de Troyes, *Le Conte du graal*, écrit vers 1182, est une œuvre difficile à cause de sa richesse, de son goût du merveilleux et du non-dit. Apparemment inachevée, elle a fait l'objet d'innombrables commentaires relevant des disciplines les plus diverses, de l'histoire et des études folkloriques à la mythologie comparée et à la psychanalyse. Surtout, elle a contribué à la naissance d'un mythe littéraire, celui du graal, dont les deux textes fondateurs sont très différents : tandis que *Le Conte du graal*, focalisé sur l'aventure de son héros Perceval, se situe à l'époque arthurienne et dans l'espace breton, *Joseph d'Arimathie*, composé vers 1200 par Robert de Boron, raconte comment le graal, rattaché à la Passion du Christ, fut transporté de la Terre sainte jusqu'en Grande-Bretagne. Dans ces deux textes, le graal

médiéval prend des formes et des significations divergentes ; tous deux, cependant, ont une forte coloration religieuse : au début de son roman, par un tissu très dense d'allusions à la Bible, Chrétien de Troyes présente en effet l'entreprise chevaleresque comme engendrée par la charité fondée sur l'humilité et la générosité du cœur. Par cette réécriture du texte biblique, il entendrait ramener aux vraies valeurs, qui sont d'ordre religieux.

À travers cette histoire centrée sur la formation de Perceval, Chrétien de Troyes expose en outre les étapes à parcourir, les préceptes à adopter, les qualités à posséder pour parvenir au parfait épanouissement chevaleresque. Héros de la différence¹, Perceval est un héros jeune, étroitement lié à sa mère ; il ne part pas de la cour du roi Arthur, pas plus qu'il n'y reste ; très proche de la nature originelle, il n'a ni la culture traditionnelle du sénéchal Keu et du roi Arthur, ni la culture nouvelle, courtoise, de Gauvain ; s'il se trompe souvent, comme les autres personnages, son intention est toujours louable, et il se décide librement. Héros en devenir, héros problématique dans la mesure où il semble ne jamais être égal à lui-même ni satisfait de ce qu'il a acquis, il doit dépasser le niveau où se complaît Gauvain qui ne mûrit pas, conciliant tout dans une prudente maîtrise de soi, sans courir de risque, alors qu'il faut risquer et perdre pour regagner au décuple ce qu'on a perdu. Aidé par des maîtres qui vivent loin de la cour arthurienne, Perceval – dont le parcours est conté dans la première partie du roman – rejoindra et dépassera Gauvain – dont les aventures parallèles occupent l'essentiel de la seconde partie – par une triple éducation, chevaleresque, amoureuse et religieuse, qui, de la recherche d'un modèle, l'amènera à la reconnaissance sociale, puis à la connaissance de soi.

1. Voir P. Gallais, *Perceval et l'initiation*, Sirac, 1972, p. 35-49.

LE ROI ARTHUR ET SA COUR

Le Conte du graal offre un tableau assez complet des différents aspects de la chevalerie. Celle-ci s'organise autour du couple royal formé par le roi Arthur et la reine Guenièvre. Si le roi Arthur encourage ses chevaliers à se lancer dans l'aventure et demeure un modèle des vertus courtoises (largesse, défense du droit, morale de l'honneur, raffinement du cœur, délicatesse des manières), il semble aussi plus d'une fois, dans ce roman, étranger à ce monde, fatigué, pensif. Roi pacifique, plus proche de la simple condition humaine que Charlemagne, il vit au milieu de sa cour, dont les relations sont définies par l'honneur, l'amour et la joie. Il maintient l'équilibre et l'unité de la société, il incarne l'ordre et la prospérité, il gère la vigueur guerrière. Sa cour offre un modèle de civilité. L'aventure chevaleresque, qui a sa source hors de la société arthurienne et émane d'une nature sauvage, se voit ainsi encadrée par les scènes de cour favorisant l'échange entre le roi, ses chevaliers et l'ensemble de la communauté.

Guerrier à l'origine, le roi est devenu un héros civilisateur qui a apporté la paix et la prospérité par son mariage avec la reine Guenièvre, d'origine féerique – en témoigne son nom, issu de *Gwenhwyfar*, du celtique *Vindosemara*, « blanche fée ». L'égalité que le roi lui reconnaît en tant que reine et que femme assure l'éclat de la royauté dans des tableaux de cour où la beauté devient distinction et raffinement, où la paix est gage de richesse et de vitalité. La femme est le centre du monde civilisé, qui célèbre une morale faisant de l'amour l'instigateur de la prouesse chevaleresque. Par son origine, Guenièvre devient l'objet de l'aventure, l'incarnation de l'amour courtois dans un ordre social établi sur la reconnaissance d'une égalité féminine, d'essence aristocratique – aussi les ennemis d'Arthur, comme le Chevalier Vermeil au début du *Conte du graal*,

choisissent-ils de la frapper. Si elle stimule la prouesse, elle assure aussi la paix courtoise, elle intègre les nouveaux venus, elle enrichit la souveraineté d'Arthur par le pardon et l'accueil des chevaliers rebelles, par l'honneur fait à leurs amies et par la protection des jeunes filles qu'elle prend à son service dans sa *maisnie*.

Le monde et la société s'ordonnent autour d'Arthur, qui en est le modèle et le miroir, mais aussi de la Table ronde, composée des chevaliers les plus renommés et créée sur le modèle des douze pairs de Charlemagne. Le roi gouverne avec ses seigneurs, qui ne sont pas tenus de rester dans son entourage, mais le quittent régulièrement pour partir en quête d'aventure. C'est une élite réduite dont le recrutement, toujours ouvert, garantit la vitalité du royaume par une double concurrence, interne et externe, qui est gage de qualité. Centre de la civilisation, la Table ronde attire sans cesse contestations et candidatures ; elle diffuse par le monde ses représentants, comme l'indique la rime fréquente *rondelmonde* dans le texte médiéval.

La force du monde arthurien réside dans l'interaction entre le héros et la cour, entre l'aventure individuelle et la consécration collective. Il faut quitter la cour pour s'accomplir : l'aventure du chevalier errant a sa source hors du monde arthurien, dans la forêt où il doit pénétrer, souvent seul, en quête de la merveille, pour vaincre les puissances mortifères du paganisme et des mondes sauvages, orgueilleux et cruels, et pour revenir aux racines mêmes de la force et de la plénitude. Toutefois il n'est de chevalier que pour la cour d'Arthur, car le chevalier prend, à être vu, la mesure de lui-même. Le cadre permanent de la cour oppose en outre le chevalier arthurien aux autres guerriers, sans roi ni reine, qui, imbus de leur force, refusent l'hégémonie royale et l'ordre social qu'elle représente, et qui constituent un antimodèle, un monde de violence et d'instinct.

LES DIFFÉRENTES FORMES DE LA CHEVALERIE

Plusieurs formes de chevalerie coexistent dans *Le Conte du graal* : la chevalerie archaïque, la chevalerie courtoise, et la *prodomie*¹, forme supérieure de la chevalerie.

La chevalerie archaïque est incarnée par des personnages tels que Sagremor le *desréé*, l'« emporté », le « démesuré », et le sénéchal Keu, qualifié d'*enuieus*, c'est-à-dire de jaloux et d'envieux, d'ennuyeux et de méchant. Impulsif, querelleur et violent, il contraste d'emblée avec le pacifique Arthur. Avec Gauvain, c'est le personnage le plus important de la cour, le seul à entretenir avec le roi de véritables relations ; il est à la fois insupportable et indispensable. Il appartient à la chevalerie qui entourait Arthur au temps où celui-ci était un roi guerrier. Est-il un parvenu d'origine inférieure que distinguent sa *trece* démodée, le bâtonnet qui manifeste son pouvoir, sa langue perfide, son insistance sur l'aspect honorifique de sa charge de sénéchal qui assure le service de la table et qui, par tous ces traits, s'oppose au noble et généreux vavasseur Gornemant de Gort ? Si sa langue acerbe, ses railleries méchantes, son ironie mordante, sa fureur et sa rage impuissante vont de pair avec ses échecs cuisants comme chevalier errant, elles fouettent en revanche l'amour-propre de ses compagnons. Ses propos irréfléchis empêchent que la vigueur aristocratique ne s'amollisse dans la dérobadie et l'hypocrisie : ils incitent à l'action. Le monde arthurien, ainsi, ne saurait se passer de Keu, qui incarne la vigueur guerrière – pas plus qu'il ne peut se passer de Gauvain, qui incarne la courtoisie. Keu, par sa violence furieuse qu'il ne sait maîtriser, constitue certes un antimodèle, mais il introduit aussi, dans un monde idéal, l'imperfection, permettant au récit de refléter la vérité et la variété humaines. Surtout, il garantit la violence de l'affrontement, sans

1. Sur les différents sens de *prodomie*, voir p. 23, note 2.

laquelle la civilisation courtoise finirait par paralyser la noblesse masculine et lui ôter son fondement, la force.

Gauvain, le neveu d'Arthur, souvent opposé à Keu, est le modèle de la chevalerie courtoise. Il incarne l'esprit guerrier que n'a plus Arthur : Chrétien de Troyes lui attribue Excalibur, l'épée du roi, par une sorte de délégation dans l'usage de la force. Double d'Arthur, il aide à l'intégration des chevaliers étrangers, il parraine les nouveaux, il supplée à la largesse royale. Toujours jeune et apte à la fonction guerrière, toujours célibataire, il incarne le chevalier accompli au service du roi et des dames. Il est le premier chevalier de la Table ronde par sa vaillance, sa noblesse, son bon sens, sa mesure, sa courtoisie, sans que personne conteste jamais cette hiérarchie. Monseigneur Gauvain, « la rose et le rubis de la Table ronde », est le héros de la raison : au contraire de Lancelot, il a refusé de monter sur la charrette d'infamie. Galant, il fait la cour aux dames et aux demoiselles, et incarne l'amoureux courtois dans sa version légère et mondaine. Sans doute peut-il souffrir d'être confronté à des vilains, comme dans la scène du *Conte du graal* où une foule déchaînée l'assiège avec la fille d'une de ses victimes ; mais il se caractérise d'abord par le sang-froid et le courage, par la maîtrise des instincts meurtriers, des débordements de la colère et de l'orgueil, et il se montre capable de révéler sa grandeur dans l'humilité et de montrer toujours une délicatesse qui sacrifie la gloire à la fidélité.

Gauvain tend toutefois à représenter une chevalerie statique : cette courtoisie qu'il incarne avec une politesse raffinée et un parfait naturel, « lui qui de toutes les vertus [a] le renom et le prix » (p. 116), doit en effet être dépassée selon Chrétien de Troyes. Car la vraie chevalerie est toujours en devenir, comme en témoignent Lancelot dans *Le Chevalier de la charrette*, Yvain le chevalier au lion « qui rend meilleurs tous ses compagnons » (p. 84), et Perceval, qui brûle de savoir à qui l'on sert le graal.

Ce dépassement de la chevalerie courtoise peut se faire par la religion de l'amour qui, avec Lancelot, devient un

culte d'adoration où la dame prend la place de Dieu par une surestimation de l'amour humain, par une absolutisation de l'amour, à qui il faut tout sacrifier. Mais on remarquera qu'il n'y a aucun écho aux aventures de Lancelot dans *Le Conte du graal*, comme si la *fine amour* aboutissait à une impasse. D'ailleurs, Chrétien de Troyes semble avoir lui-même interrompu *Le Chevalier de la charrette* en laissant Lancelot prisonnier de Méléagant, le ravisseur de la reine Guenièvre, et enfermé dans une tour sans autre ouverture qu'une petite fenêtre par où passer quelques vivres.

Entre 1177 et 1181, à l'époque où il composait *Le Chevalier de la charrette*, Chrétien de Troyes écrivait cependant un autre roman, *Le Chevalier au lion*, qui s'entrelace au précédent tout en proposant une autre forme de dépassement, celle-ci victorieuse. Sous les traits d'Yvain, à qui *Le Conte du graal* fait deux allusions très élogieuses (p. 84 et 191), la chevalerie nouvelle, ou *prodomie*, lutte contre les forces du mal qui discréditent la féodalité en troublant l'ordre qu'elle s'est donné. Yvain, ainsi, libère les victimes, souvent des femmes – Lunette, menacée de mort par le sénéchal et ses frères, la fille et le fils du châtelain que le géant Harpin de la Montagne veut réduire à la servitude, les trois cents jeunes filles condamnées au travail forcé par les deux fils du diable. D'abord héros solitaire, puis compagnon de Gauvain, Yvain devient le chevalier au lion : avant de rencontrer l'animal dont le compagnonnage sera le signe de son élection, de sa grandeur royale et de sa conversion, Yvain ne songe qu'à sa gloire personnelle, et est mû par la vanité mondaine et des raisons plus ou moins égoïstes : la passion de l'aventure, l'amour de Laudine, le souci de sa réputation chevaleresque. Mais une fois son égocentrisme surmonté, lorsqu'il choisit, contre le serpent, le parti du lion, il se fait le serviteur du bien et du droit et le défenseur des opprimés : fils de ses seuls exploits, plus ouvert à la détresse d'autrui, il évolue dans l'ordre de la charité. Le lion est la figure du parfait chevalier aussi bien que du Christ sauveur et de la grâce qui triomphe des forces diaboliques. Il est aussi lié à la fonction royale : c'est le roi des animaux. Sa

présence à côté d'Yvain indique que celui-ci a changé de statut : de chevalier errant, il est devenu souverain.

UN ROMAN D'APPRENTISSAGE

Avec *Le Conte du graal*, Chrétien de Troyes renouvelle plus en profondeur encore l'idéal chevaleresque : Perceval incarne en effet l'ultime forme de dépassement. Il en vient peu à peu à égaler, puis à dépasser Gauvain, par une triple initiation – chevaleresque, amoureuse et courtoise, religieuse –, qui est aussi un apprentissage de la beauté.

L'initiation chevaleresque

Au départ, le héros qui appartient à une famille déchue ne se distingue pas du monde sauvage de la forêt : jouant avec ses javalots, il vit sous le signe de l'ailleurs, de l'autrefois et de l'altérité, et son ignorance est totale puisqu'il ne connaît ni son nom ni les structures élémentaires de la société féodale, que ce soit la chevalerie ou l'Église. C'est un *nice*, un rustre mal dégrossi, étranger à tout ce qui n'est pas son obsession, et naïvement attaché à sa mère.

L'éducation qui fera de Perceval un chevalier ressortit d'abord à l'ordre du corps. À la manière d'un enfant, il découvre, ébloui, le nom de « chevalier » et celui de chaque arme grâce au maître des chevaliers rencontré au cours d'une partie de chasse. Ensuite, aux abords de la cour du roi Arthur, d'un javalot il tue le Chevalier Vermeil et s'approprie ses armes, sans parvenir à le dévêtir une fois qu'il l'a abattu, et c'est le valet Yonet qui lui apprend comment mettre et retirer l'armure. Il accomplit des progrès considérables avec Gornemant de Gort, qui lui enseigne comment utiliser armes et cheval. Il peut dès lors, devant le château de Blanchefleur, triompher d'Angringueron et de

Clamadeu sans qu'il sache d'abord où envoyer ses prisonniers pour accroître son renom, c'est-à-dire à la cour d'Arthur. Plus tard, il viendra à bout de l'Orgueilleux de la Lande, puis de Sagremor et de Keu : Gauvain reconnaît en lui un être d'exception.

Cette éducation se fait aussi dans l'ordre de l'esprit et lui permet de devenir peu à peu un chevalier courtois. Apprenant l'existence du roi Arthur, Perceval décide de partir pour sa cour, sans que sa mère puisse le retenir. Aussi, après lui avoir révélé sa noblesse et le tragique destin de ses frères et de son père, lui fait-elle des recommandations : secourir les dames et les pucelles qui en ont besoin ; éviter de les importuner en les requérant d'amour ; fréquenter les *prud'hommes* ; entrer dans les églises pour prier Dieu. En quittant sa mère, il s'éloigne de son enfance. Mais il n'a rien compris à cet enseignement. S'il répète qu'il suit ses conseils, il les applique bizarrement : il prend de force un baiser et son anneau à la demoiselle de la tente ; il pénètre à cheval dans le château d'Arthur où, en repartant, il abat la coiffure du roi et où, surtout, il ne pense qu'à s'approprier les armes du Chevalier Vermeil, manifestant un autre trait de l'extrême jeunesse : ce qui lui plaît doit lui appartenir, et vite. De la même manière que, dans la forêt, il tue les daims et les chevreuils, il abat le Chevalier Vermeil dont il prend les armes tout en conservant ses propres vêtements. Ainsi exprime-t-il à la fois son ignorance des usages du monde, un ingénu et solide bon sens, un affectueux attachement à tout ce qui lui a été donné par sa mère et une obstination de primitif.

Gornemant de Gort, qui lui a donné des leçons de manie- ment des armes, lui apprend les obligations du chevalier : respect de la vie de l'adversaire vaincu qui demande grâce, discrétion en paroles, aide aux dames, fréquentation des églises et recherche du salut de son âme. Surtout, il lui demande de ne plus répéter naïvement tout ce que sa mère lui a appris et il obtient qu'il quitte ses vêtements de paysan. À l'école du vavasseur qui a senti la qualité de son âme,

Perceval se sépare définitivement de l'enfance : il fait désormais partie d'un monde d'hommes. Mais, dès qu'il a découvert les secrets de la chevalerie, il revient avec une piété toute filiale vers sa mère qu'il a abandonnée.

Enfin, il accède à l'ordre du cœur par la découverte progressive de la charité qui est supérieure à la largesse d'Alexandre et qui fonde la *prodomie* : il est alors un chevalier accompli, un *prud'homme*.

L'initiation à l'amour

Très vite, la formation à l'amour va enrichir l'éducation chevaleresque du *nice* qui n'a connu jusqu'alors que les servantes de sa mère.

Ébloui par le lumineux éclat de la tente, qui rappelle celui des armes des chevaliers, face à la demoiselle qu'il découvre, il manque à tous les usages et récite automatiquement les leçons de sa mère, déroutant de naïveté et de sottise en expliquant tout ce qu'il fait et en interprétant mal les recommandations qu'il a reçues : alors que sa mère lui avait permis d'embrasser une jeune fille si elle était consentante, la permission devient un commandement ; il ne prend pas le *surplus* comme sa mère le lui a enseigné, mais il le fait de façon impudique en multipliant les baisers. Égocentrique comme un enfant solitaire, il n'écoute pas les propos qu'on lui tient ou n'entend que ce qu'il veut ; il est indifférent aux demandes, aux craintes et à la douleur d'autrui.

Au château de Blanchefleur commence son initiation amoureuse, incomplète certes et moins complaisamment prolongée que celle de Daphnis et Chloé. Bien que Perceval ne désire pas Blanchefleur, qu'il ne se rende pas compte qu'il l'aime et qu'il ne voie pas sa beauté, il découvre, par une sorte de révélation, la joie des sens, des baisers, du badinage, et l'enthousiasme, l'émulation à la prouesse. Il ressent une certaine émotion faite de tendresse, de pitié et d'ouverture aux tourments d'autrui.

Avec l'épisode des gouttes de sang sur la neige, dans une scène de contemplation extatique, il apprend l'intériorité et la méditation ; par le retour sur soi-même, il atteint au raffinement de l'amour courtois. Celui-ci devient une étape sur la voie de la connaissance de soi, médiateur entre le héros et l'objet de sa quête, qui n'est pas la femme mais lui-même. L'aimée le pousse à éprouver le désir et le besoin de se retrouver : c'est le miroir où se projette la beauté divine et qui rend possible l'accès au graal¹.

Perceval est devenu un parfait chevalier : il a dépassé Keu et atteint le niveau de Gauvain. En même temps s'est formée la personnalité d'un homme, de la plus primitive enfance, ignorante, égoïste, insensible à autrui, dénuée de jugement personnel, jusqu'à l'âge adulte : maintenant, il laisse parler les autres (Gornemant de Gort, Blanche fleur), il les découvre et, pour eux, il risque sa vie ; s'il échoue au château du Graal, il est capable d'aller au-delà des apparences ; il prend conscience de l'unité de son moi et de ses responsabilités ; aussi veut-il réparer ses erreurs passées (envers sa mère et la demoiselle de la tente, comme plus tard pour le graal). Maître de lui-même, il fait librement ses choix dès l'épisode de son affrontement avec les agresseurs de Beurepaire.

L'initiation religieuse

L'éducation chevaleresque et amoureuse de Perceval débouche enfin sur une éducation religieuse qui la couronne.

À l'origine, quelle est sa religion ? Jusqu'à la rencontre du Vendredi saint, est-ce un sauvageon qui n'est pas vraiment chrétien, comme le soutient Mario Roques², ou bien a-t-il déjà reçu un enseignement authentiquement chrétien ? Soustrait aux obligations de l'Église (messe dominicale,

1. Voir P. Gallais, *Perceval et l'initiation*, op. cit., passim.

2. « Le graal de Chrétien et la demoiselle au graal », *Romania*, t. LXXVI, 1955.

communion à Noël, Pâques et Pentecôte), il ignore ce qu'est une église ; il n'est pas certain qu'il se reconnaisse une âme et qu'il ait la notion du péché ; mais, quand il quitte le château de Beaurepaire, il sait qu'un couvent peut être le refuge d'une veuve qui se prépare à mourir, il connaît la terminologie de la liturgie de la mort, il a foi en la participation des défunts aux mérites des vivants et en la Providence, il a conscience de la nécessité du clergé régulier qui ne peut se consacrer à la prière que si on lui assure la subsistance matérielle. Son dialogue avec les pénitents n'a pas l'aspect d'une initiation religieuse : il ne demande pas qui est Jésus-Christ, pourquoi il est mort et quel jour ; il ne pose aucune question sur la rédemption et sur la nécessité de la confession. Quand il entend parler de celle-ci, il se met à pleurer : son instinct religieux se réveille. Il s'agit d'un retour à Dieu¹.

La piété de Perceval, qui existe, n'est donc qu'extérieure, conçue comme un ensemble de pratiques nécessaires pour faire son salut. Aussi se tait-il à l'arrivée du graal, ébloui qu'il est par l'éclat des couleurs et des lumières. Sa *niceté* de jeune rustre est devenue aveuglement moral et religieux. Quand sa cousine lui apprend qu'il a commis et expie une faute envers sa mère, il éprouve du remords et de la pitié, mais décide de poursuivre sa route.

Un changement plus radical se produit après l'épisode de la Demoiselle Hideuse. Perceval ne vise plus qu'un seul but qu'il va poursuivre sans relâche jusqu'à ce qu'il l'ait atteint : découvrir les secrets du graal et de la lance. Cette décision, subite en apparence, est le résultat d'une lente maturation. Il ne s'abandonne plus aux circonstances, il ne cherche plus l'aventure mais la vérité. Toutefois, cette quête demeure profane : Perceval oublie Dieu pendant cinq ans.

C'est alors qu'il rencontre le cortège du Vendredi saint, qu'il se repent et se confesse. L'ermite, qui est son oncle,

1. O. Jodogne, « Le sens chrétien du jeune Perceval dans *Le Conte du graal* », *Lettres romanes*, t. XIV, 1960, p. 111-121.

l'instruit et lui apprend une prière qu'il lui chuchote à l'oreille et qui le sauvera du danger de la mort. Perceval communit. Sa religion est une religion de prière, d'adoration et d'amour de Dieu ; théocentrique, elle met l'accent sur Jésus-Christ, Dieu incarné et sauveur qui a souffert la Passion pour expier les péchés des hommes¹. L'office du Vendredi saint est le plus important, et la messe est définie comme un sacrifice en relation avec la Passion du Christ. Le devoir par excellence est celui de pénitence corporelle et spirituelle. Cette religion, quelque peu ésotérique, qui comporte des devoirs moraux d'humilité et de charité active, transforme le graal en relique de la Passion.

Initié, Perceval deviendra-t-il le héros salvateur qui retournera au château du Graal pour en percer les mystères, puis au château de Blanchefleur pour lui rendre la prospérité ? Ou bien ne reverra-t-il jamais le graal, simple vision fugitive ? Ou, plus probablement, continuera-t-il sa route vers un dépouillement et une intériorisation de plus en plus grands, héros christique engagé dans une quête toujours poursuivie et jamais achevée jusqu'à ce qu'il voie Dieu face à face ? Ici, la chevalerie n'est plus terrestre mais *céleste* ; l'éducation est devenue initiation. Le graal, qui, à son apparition, est un plat luxueux, merveilleux par la lumière qu'il dégage et les pierres précieuses qui ornent l'or massif, et qui évoque encore les coupes celtiques d'abondance, se christianise au cours du roman et devient un ciboire. Le roman courtois se prolonge en un roman religieux et ascétique dont le centre est le culte de la croix entourée des deux reliques de la Passion, le graal et la lance qui saigne².

1. P. Imbs, « L'élément religieux dans *Le Conte du graal* de Chrétien de Troyes », *Les Romans du graal dans la littérature des XII^e et XIII^e siècles*, CNRS, 1956, p. 31-53.

2. Au cœur de l'œuvre, la scène du graal est « un grand moment théâtral étiré dans un long moment de silence », sujet d'un discours toujours recommencé, spectacle énigmatique, inintelligible, qui dessine, selon Francis Dubost, une croix vivante (F. Dubost, *Le Conte du graal ou l'Art de faire signe*, Champion, « Unichamp », 1998, p. 158).

UN ROMAN-MIROIR

Le Conte du graal, s'il est un roman d'apprentissage, est aussi, pour Perceval comme pour Gauvain, un roman familial qui procède par révélations successives – on apprend ainsi que le Roi Pêcheur est le fils du vieux roi qui se nourrit d'une hostie, et qui est le frère de la mère de Perceval et de l'ermite –, mais c'est surtout un roman-miroir, reposant sur le principe du dédoublement et du diptyque.

Le roman est fondé d'abord sur des échos, des correspondances et des oppositions, qui scandent la progression du jeune Perceval : adolescent glouton dans la tente de la demoiselle, le personnage partage, lors de sa dernière apparition, la nourriture frugale de l'ermite ; il conquiert les armes vermeilles qu'il abandonne devant la hutte du même ermite ; bavard, il pose de multiples questions au maître des chevaliers, mais il se tait au château de Blanchefleur et lorsqu'il voit passer le cortège du graal ; désigné d'abord par des surnoms (« Cher fils », « Cher frère », « Cher seigneur »), il découvre, après avoir mûri, son nom – « Perceval le Gallois » –, que conteste aussitôt sa cousine en l'appelant « Perceval l'Infortuné », « malheureux Perceval » (p. 99).

Plus frappant encore, le récit est organisé autour de deux personnages, Perceval et Gauvain, chacun animé par une quête – celle du graal pour le premier, celle de la lance pour le second –, et à qui l'auteur consacre deux parties sensiblement équivalentes, avec des échos de l'une à l'autre. Tous deux sont accusés d'un meurtre, et tous deux ont une relation privilégiée avec un être innocent : Perceval avec la demoiselle qui rit, Gauvain avec la Demoiselle aux Petites Manches. Tous deux sont maudits par de mystérieux envoyés : Perceval par la Demoiselle Hideuse, Gauvain par Guinganbrésil. Tous deux découvrent sous un chêne une femme désespérée qui tient sur ses genoux un chevalier

blesse ou mort, et qui leur fait d'inquiétantes révélations. Au château du Graal, qui oscille mystérieusement entre absence et présence, entre permanence et intermittence, correspond le château de la Merveille, qui ne présente aucun caractère d'incertitude ; si les deux châteaux sont de l'Autre Monde, l'un est plutôt masculin (deux rois y vivent), et Perceval en est rejeté, tandis que l'autre est féminin (deux reines y vivent), et Gauvain s'y trouve retenu. Perceval s'assied sur le lit de Beurepaire à côté de Blanchefleur, Gauvain sur le lit de la Merveille à côté de Clarissant. L'*eschacier* à la jambe d'argent rappelle le Roi Pêcheur que sa blessure a privé de sa qualité chevaleresque, au point que Francis Dubost a pu se demander : « L'infirmesilencieux et *dolant* serait-il le roi disqualifié de cet Autre Monde où pénètre Gauvain et dont il est appelé, sans le savoir ni le vouloir, à devenir le souverain¹ ? » Perceval et Gauvain sont l'un et l'autre confrontés aux forces du Mal, le premier à l'Orgueilleux de la Lande, le second à l'Orgueilleuse de Logres. Tous deux sont attendus comme des sauveurs, etc. On pourrait nourrir à l'envi cette liste de ressemblances, et ajouter que ni l'un ni l'autre ne posent de questions sur les événements étranges dont ils sont les témoins, ou encore que l'un et l'autre sont circonvenus par le discours d'une femme – Perceval par celui de Blanchefleur, Gauvain par celui d'Ygerne.

Les différences entre les deux personnages n'en sont que plus frappantes : tandis que Perceval vit ses aventures de nuit – chez Blanchefleur ou au château du Graal –, Gauvain, héros solaire, les vit de jour. Si le premier échoue au château du Graal, alors que le second triomphe du lit de la Merveille, il semble bien que Perceval apparaisse comme un personnage en construction, et que Gauvain soit soumis à un processus de déconstruction : le prestigieux chevalier, contraint de monter sur un horrible canasson, devient finalement le double d'un écuyer grotesque. Chevalier aux deux

1. *Ibid.*, p. 82.

écus lors du tournoi de Tintagel, il passe pour couard le premier jour et triomphe le second, à la fois pantin courtois et redresseur de torts, dont on ne saura jamais s'il a commis le régicide dont il est accusé. Déterminé par autrui, il est amené, par deux fois, à se défendre malgré lui. La méchante demoiselle, qui le suit comme son ombre, lui renvoie une image dégradée de lui-même, en spectatrice de sa honte. Homme du passé, Gauvain obéit constamment à l'éthique chevaleresque, au point de courir le risque d'être la caricature du chevalier courtois, tandis que « Perceval fait figure d'un aventurier de l'esprit poussé vers la quête du savoir¹ ».

Il reste que Chrétien de Troyes, soucieux de ne pas dégrader l'image de Gauvain tout en suggérant des faiblesses et des zones d'ombre, n'a cessé de tisser des liens entre les deux protagonistes de son roman. En présentant deux itinéraires différents, il privilégie la nouvelle chevalerie, la chevalerie spirituelle, qui est destinée à supplanter la chevalerie courtoise, mais il se refuse à trop diminuer Gauvain – car la chevalerie spirituelle n'est peut-être pas à la portée de tous, et il faut en tout état de cause égaler Gauvain pour pouvoir prétendre devenir un jour Perceval.

Le Conte du graal, fondé sur un ensemble d'images et de discours, hanté par la dualité et le double, est un texte opaque, volontairement crypté, qui invite à scruter sans cesse les signes et les correspondances. Il appelle la mise au jour de richesses toujours renouvelées ; il interroge, égare, se dérobe, assigne à ses lecteurs un travail de fouille toujours plus minutieux. Ceux-là allieront de façon indissociable la jubilation d'une lecture active à la résignation face aux questions laissées en suspens ; ils savoureront l'inachèvement de leurs interprétations ; ils apprécieront leur frustration même. C'est de leur égarement dans ce texte foisonnant que naîtra leur plaisir, dans cette œuvre à jamais

1. *Ibid.*, p. 189.

PHILIPPE DE FLANDRE, Philippe comte de Flandre, né en 1143, croisé en 1190, mort en 1191. Chrétien de Troyes lui a dédié *Le Conte du graal*.

RION, roi vaincu par Arthur.

Roche de Champguin, château de la reine Ygerne.

ROI PÊCHEUR, roi du château du Graal.

SAGREMOR, chevalier de la cour du roi Arthur, abattu par Perceval lors de la scène des gouttes de sang. Appelé le *desréé*, c'est-à-dire le déréglé, l'emporté. Il apparaît dans la liste des chevaliers d'*Érec et Énide*. Vaincu dans un tournoi par Cligès.

THIBAUT ou TIÉBAUT DE TINTAGEL, père des deux filles dont la plus jeune, la Demoiselle aux Petites Manches, se dispute avec sa sœur aînée et est soutenue par Gauvain. Il fut le maître de Méliant de Lis, le fils du seigneur.

Tintagel, localité de la côte nord-ouest du comté de Cornuailles, en Angleterre ; Tiébaut en est le seigneur.

TRAÉ D'ANET, chevalier que connaît bien Gauvain et qui se rend au tournoi entre Tiébaut et Méliant.

TRÉBUCHET, forgeron, le seul à pouvoir réparer l'épée reçue par Perceval au château du Graal. Avatar de Vulcain, le forgeron passe pour avoir des pouvoirs magiques.

URIEN, roi, père d'Yvain, le chevalier au lion, et d'Yvain le Bâtard. Frère du roi Lot.

UTERPENDRAGON, roi, père d'Arthur. Amoureux d'Ygerne, l'épouse du duc de Cornuailles, il prit, grâce à Merlin, l'apparence du duc et engendra Arthur. Au cours de la même nuit, le duc fut tué, en sorte qu'Ygerne put devenir l'épouse d'Uterpendragon.

Valdonne, défilé montagneux proche du manoir de la mère de Perceval.

YGERNE, épouse d'Uterpendragon et mère d'Arthur.

YONET, valet de la cour du roi Arthur qu'on retrouve au service de Gauvain. Ce nom fait penser à Yonec, le héros de Marie de France.

YVAIN, le chevalier au lion, fils du roi Urien.

YVAIN LE BÂTARD, demi-frère du précédent, nommé parmi les chevaliers dans *Érec et Énide*.

TABLE

<i>Présentation</i>	3
<i>Note sur la traduction</i>	20

PERCEVAL ou LE CONTE DU GRAAL

<i>Chronologie</i>	213
<i>Bibliographie</i>	216
<i>Répertoire des noms propres</i>	220

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHPN000278.N001
Dépôt légal : octobre 2012